

# LES PAYS DU DANUBE

REVUE MENSUELLE  
POLITIQUE, ÉCONOMIQUE ET LITTÉRAIRE

## SOMMAIRE:

<i>LA HONGRIE EN QUÊTE D'ASSISTANCE</i> Par M. GEORGES DE PONTIVY .	97
<i>LA RUINE DES HONGROIS EN TRANSYLVANIE</i> Par M. ALBERT DUVERNOIS	100
<i>COMMENT EST-CE QUE LES ROUMAINS ADMINISTRENT LES CHEMINS DE FER HONGROIS DE LA TRANSYLVANIE</i>	103
<i>INFLUENCE FRANÇAISE EN HONGRIE D'IL Y A SEPT SIÈCLES</i> (Suite et fin) Par M. DÉSIRÉ PAIZS	107
<i>LA FAILLITE ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE ORIENTALE</i> Par M. le Dr. LADISLAS NAGY de GESZTELY	109
<i>LE PASSIF DU BILAN COMMERCIAL DE LA HONGRIE MUTILÉE</i> . . .	112
<i>LA SOCIÉTÉ ANONYME DU PORT LIBRE DE BUDAPEST VIENT DE SE CONSTITUER</i>	114
<i>LA BALANCE DU COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA HONGRIE EN 1922</i> . .	115
<i>DEUX ORPHELINS</i> Par M. DÉSIRÉ SZABÓ . . . . .	117
<i>LE DÉVELOPPEMENT DE LA LITTÉRATURE HONGROISE</i> Par M. ELEMÉR CSÁSZÁR	121
<i>EMERIC MADÁCH</i> Par M. P. de M. . . . .	126
<i>LIBRAIRIE FRANÇAISE À BUDAPEST</i> . . . . .	128

HACHETTE ET C<sup>IE</sup>  
111, RUE RÉAUMUR  
P A R I S

NAVILLE ET C<sup>IE</sup>  
5, RUE LÉVRIER  
G E N È V E



VALERIO TANTINI  
VIA VIGEVANO, 20.  
M I L A N O

GRILL ET C<sup>IE</sup>  
DOROTTYA-UTCA 2  
B U D A P E S T



# LA HONGRIE EN QUÊTE D'ASSISTANCE.

PAR : MONSIEUR  
GEORGES DE PONTIVY



La Hongrie, amoindrie de deux tiers de son territoire millénaire, privée de presque tous ses trésors naturels, ayant dû céder aux États successeurs la plus grande partie des ressources, dont jadis se nourrit sa prospérité, puis, proie de ravages causés par la terreur bolchévique et enfin victime d'un pillage gigantesque que l'armée roumaine mit à son profit, quand, malgré les protestations énergiques de la mission interalliée, elle envahit le pays; cette Hongrie maltraitée et, dans l'oeuvre de paix, sacrifiée en bouc émissaire, s'est jusqu'à présent vaillamment défendue contre la ruine totale qui la menace. Ayant eu devant les yeux l'exemple éloquent de l'Autriche touchant déjà le bord du précipice qui l'aurait engloutie si, au dernier moment, la Société des Nations ne l'avait sauvée tant que possible, les Hongrois ont fait des efforts surhumains pour se maintenir de leurs propres forces, même en livrant les classes moyennes et la grande masse des ouvriers aux pires privations, sinon à une détresse exaspérante. La valeur monétaire de la Hongrie, en conséquence de son bilan commercial passif et une spéculation éffrénée des mercantis et boursiers européens y aidant, a baissé à la millième part la côte du change en temps de paix, et il faut craindre que pendant que ces lignes seront imprimées, elle ne baisse encore considérablement. Pourtant on n'a pas, comme en Autriche, réglé les appointements des employés et les salaires des ouvriers en relation avec le tableau de chiffres indices de la vie chère, au contraire on fit tout pour restreindre tant que possible l'inflation des billets de banque et l'on tâche de soutenir la stabilité de la couronne en forçant l'exportation, bien que par cela les charges de la population s'allourdissent davantage. En outre, les sacrifices énormes que l'on imposa aux intellectuels et aux ouvriers; l'État augmente tous les impôts et on en inventa de nouveaux, comme l'impôt sur le chiffre d'affaires, la participation nationale aux loyers, aux profits de plusieurs branches de fabrication, comme p. e. le sucre etc. Mais vis-à-vis de la baisse monétaire continue, tous ces efforts se prouvent insuffisants. La Hongrie, pays agraire ne disposant pas de capitaux, n'a pas pu se passer des emprunts même dans la période de sa prospérité, elle devra indubitablement succomber sans la transfusion vivifiante d'or étranger.

Le danger d'un écroulement était d'imminence, le président du Conseil, comte Bethlen, et le ministre des Finances M. de Kállay, ont pris le chemin des capitales des grandes puissances occidentales, pour y préparer les possibilités des emprunts indispensables. A Paris, ils se sont présentés devant la Commission des Réparations à laquelle ils ont soumis un exposé détaillé de la situation politique et financière. Les différents partis politiques de la diète nationale se montrèrent d'accord en appréciant la grande importance de ce voyage ministériel, tous les partis et toutes les fractions, même ceux d'une opposition acharnée, s'empressèrent de convenir pour la période de l'absence du président du Conseil, d'observer un „Treuge Dei“ et il faut reconnaître que les adversaires du cabinet ne manquèrent nullement à ce trêve d'hostilités.

Mais, si les ministres hongrois qui en quête d'une assistance pour la Hongrie en train de défaillir, se dévouèrent à Paris, à Londres et à Rome à la défense des intérêts de leur patrie, si ces hommes d'État pouvaient se reposer des assauts parlementaires, leur tâche était d'autant plus difficile qu'ils restaient aux prises des intrigues et menées de la Petite Entente, âpre à déjouer leurs démarches. Le service de propagande des Tchèques, Roumains et Yougoslaves avait, comme prélude à ce voyage ministériel, de nouveau mobilisé des calomnies qui prêtent à la Hongrie complètement désarmée des intentions agressives et des faits violants contre leurs voisins armées à outrance. On improvisa des incidents à la frontière tchécoslovaque afin de les utiliser immédiatement à des repréailles, nonobstant la proposition hongroise de procéder à une investigation impartiale pour établir les faits. Cette investigation, ayant eu lieu d'ailleurs, n'a pas manqué à démontrer que les accusations portées contre la Hongrie étaient dénuées de fondement. Mais l'agitation contre la Hongrie en avait déjà largement profité.

Le voyage des ministres hongrois présentait donc au monde un étrange spectacle. L'accueil qu'ils rencontraient était partout très sympathique, voire même cordial à Londres et à Rome. A Paris aussi on les comblait de toute sorte de politesses. La Commission des Réparations écouta l'exposé du comte Bethlen et les explications financières de M. de Kállay avec une attention bienveillante et on aurait eu toute raison de former une prognose favorable, si les journaux en relation avec le gouvernement français n'avaient pas tant souligné la nécessité de prendre en considération les voeux de la Petite Entente. Les capacités de la haute finance témoignèrent aussi beaucoup d'empressement. Mais la décision finale de la Com-

mission des Réparations détruisit toutes ces belles espérances. Tandisque l'Angleterre et l'Italie de déclarèrent pour la prompte mainlevée des privilèges, en confiant à la Société des Nations le contrôle financier de la Hongrie, la France et la Petite Entente réclamèrent un examen préalable de la solvabilité de la Hongrie, et veulent retenir une part, sinon la totalité des sommes résultantes des emprunts aux fins des réparations. Lors du vote, les voix étant égales — l'Angleterre et l'Italie pour une proposition, la France et la voix collective de la Petite Entente pour l'autre — ce fut le président Barthou, représentant de la France, qui, par son vote, emporta la balance.

Il est vrai qu'une commission sera déléguée d'urgence pour examiner la situation de la Hongrie, mais en tout cas on perdra un temps précieux, pendant lequel la situation financière de la Hongrie peut empirer et cela si grièvement qu'il sera presque impossible d'y remédier. On comprendra peut-être que les États de la Petit Entente, éblouis par une haine implacable, veulent amener la ruine de la Hongrie, même au détriment de leurs propres intérêts, mais ce qu'on comprendra plus difficilement c'est que le gouvernement français pour se montrer complaisant à ses anciens alliés s'obstine à compliquer davantage la situation européenne déjà assez embrouillée. Le vote de M. Barthou a, en tout cas, chargé la France d'une grande responsabilité, car dans les circonstances créées par la décision de la Commission des Réparations, les marchés anglais et américains ne voudront pas accorder l'emprunt nécessaire au rétablissement de la Hongrie. C'est donc à la France qu'incombera le soin de procurer les moyens qui pourront sauver la Hongrie du désastre économique menaçant. Car n'oublions pas que ce désastre réagirait sur toute l'Europe.



# LA RUINE DES HONGROIS EN TRANSYLVANIE.

PAR : M. ALBERT DUVERNOIS.

## LES INJUSTICES DE LA RÉFORME AGRAIRE ROUMAINE.

Le traité de paix de Trianon exprime précisément que les habitants des territoires hongrois détachés de la Hongrie ont le droit de choisir l'État dont ils désiraient de se faire, dans l'avenir, citoyens. Si quelqu'un des habitants de ces territoires détachés veut se faire citoyen hongrois, il est obligé de faire connaître son parti pris, d'une manière prescrite, jusqu'au 26 juin 1921, à la magistrature compétente. Dans une année, à partir de la date dite, il doit quitter le territoire de l'État-successeur et se fixer sur le territoire de la Hongrie mutilée. Mais, dans un tel cas, il peut emporter, exempts de droits, ses nobiliers, et peut disposer librement de ses immeubles.

Cette intention du traité n'a été observée d'aucun des États-successeurs. La Roumanie s'opposa de la façon la plus criante aux droits assurés par le traité de paix : elle a créé, en 1921, une loi relative à la propriété foncière, qui s'oppose nettement aux décisions du traité de paix. D'après le sixième article de la loi „les immeubles des absents sont soumis à une expropriation complète.“

La loi déclare absents tous les propriétaires qui habitent l'étranger, excepté ceux qui ont une mission officielle. Selon l'instruction donnée, au sujet de l'exécution de cette loi par le gouvernement de Bratiano, on doit considérer absents aussi ceux qui optent, et les propriétés foncières de ces derniers doivent être expropriées d'une manière plus rapide. Les organes chargés de l'exécution de la loi dans toute la Transylvanie se jetaient tout d'abord sur les propriétés foncières de ces Hongrois qui optaient ou sur celles des personnes qu'on a qualifiées comme telles et toute une série d'immeubles — des propriétés, petites et grandes — ont été soumis, sous titre d'absence du propriétaire, soit dans tout leur ensemble, soit dans une large mesure, à l'expropriation.

Ce procédé rapide du gouvernement roumain prouve bien qu'il veut, à tout prix, créer des faits accomplis, avant que les

instances internationales puissent envisager un remède à cette question. En effet, il y a réussi et la plus grande partie des propriétés foncières de ceux qui ont désiré être des citoyens hongrois est en mains étrangères. Le nombre de ces malheureux est considérable.

Il y a parmi eux des représentants de toutes les classes de la société. La plupart appartiennent pourtant à la classe des petits propriétaires et à celle des propriétaires moyens et parmi eux beaucoup de veuves et orphelins qui sont ainsi dépouillés de tout moyen de vivre.

Le fait que le gouvernement roumain marche droit vers ce but, est prouvé clairement par l'ordonnance qui se rapporte au dédommagement. Elle déclare que „le prix de l'expropriation ne peut pas dépasser la valeur commerciale des immeubles en l'année 1913.“

Donc, si l'on prend en considération l'abaissement du prix du leu, cela veut dire que le propriétaire ne reçoit que le 2 $\frac{1}{2}$ % de la valeur véritable de ces immeubles, et les 97 $\frac{1}{2}$ % reviennent donc sans aucun dédommagement à l'État roumain. Le prix d'un arpent exproprié monte environ à 800 lei, ce qui correspond approximativement à 19 lei or. En temps de paix (avant la guerre) le prix d'un arpent était environ 800 couronnes-or, respectivement 840 lei or en Transylvanie et on ne donne actuellement que 19 lei or pour un arpent. La loi agraire roumaine „dédommage“ donc le propriétaire foncier par une somme qui n'est que  $\frac{1}{40}$  de la valeur véritable de sa terre.

En vertu du 85<sup>ème</sup> article de la loi, le Gouvernement ne paye même pas cette somme ridicule en argent comptant, mais seulement en papiers qu'il se propose à amortir pendant 50 années.

Aux injustice de cette loi agraire le Gouvernement roumain met le comble par sa nouvelle loi constitutionnelle. Selon cette loi, en Roumanie, seuls les citoyens roumains ont le droit d'acquérir et d'avoir des immeubles. Cette loi constitutionnelle, considérée comme loi fondamentale, non seulement qu'elle ne tient pas compte des chapitres 63 et 64 du traité de Trianon et de l'article 3 des droits des minorités, d'après lesquels: „Les

personnes ayant exercé le droit d'option seront libres de conserver les biens immobiliers qu'elles possèdent sur le territoire de l'autre État où elles ont eu leur domicile antérieurement à leur option," mais au contraire, elle s'y oppose. Le Gouvernement hongrois s'adresse, à cause de ces infractions au Traité de paix, à la Société des Nations, en lui demandant de constater que la loi constitutionnelle roumaine, la loi agraire et les ordonnances administratives faites sur cette base, sont absolument contraires au traité de paix et demande que les ordonnances faites pour les réaliser soient annulées et les personnes endommagées reçoivent pleine indemnité.



# COMMENT EST-CE QUE LES ROUMAINS ADMINISTRENT LES CHEMINS DE FER HONGROIS DE LA TRANSYLVANIE ?

Paysans devenus chefs de gare. — Une direction régionale se compose de 5 Directeurs — Hauts-fonctionnaires qui ne connaissent pas le chauffage central.

Ces jours derniers, l'Etat roumain a pris possession de la dernière compagnie de chemins de fer qui était encore administrée par des Hongrois, les „Chemins de fer Réunis d'Arad et Csanád“. Nous essayerons de dire ce que ce fait signifie au point de vue culturel en général.

C'était encore au début de l'occupation. Les paysans illettrés des environs faisaient queue par milliers dans les couloirs de la Direction régionale d'Arad. Chacun d'eux n'avait qu'un seul et ardent désir: c'était de devenir *chef de gare*. Il n'y avait qu'une seule exception. C'était un „suisse“ d'une église villageoise, nommé *Trajan*, pour lequel un pope demandait tout simplement la nomination aux fonctions de — *chef de gare en retraite*. Cette demande était appuyée d'une mention selon laquelle le nommé Trajan était très pauvre et *passablement honnête*, qui savait surtout très bien sonner les cloches, de sorte que son village ne saurait s'en passer.

J'ignore le nombre des chefs de gare qui ont obtenu leur nomination de cette manière, mais je me rappelle avoir vu plusieurs chefs de gare, sur le parcours de la ligne Tövis-Nagyvárad, qui remplissaient leurs fonctions en caleçon (pas très propre), en chemise, et — pieds nus. Il est vrai, par contre, qu'ils portaient réglementairement leur distinction de service, — le képi chamaré d'or.

Il va de soi que cette chasse ne se faisait pas uniquement pour les fonctions de chef de gare; mais aussi pour les positions éminentes de la *direction régionale*. Nonobstant pu'ils n'avaient pas encore osé déplacer et renvoyer *M. A. Boros*, directeur régional hongrois (vu qu'ils n'auraient pu se passer de ses grandes connaissances techniques), ils ont pourtant réussi à nommer comme directeurs, et tous à la fois, les sieurs *Ispravnic*, *Pascutiu*, *Frenco* et *Mihalovici*.

Etant donné qu'on ne disposait pas de positions suffisantes pour tous ces grands talents désirant s'affirmer, ils ont résolu de surmonter ces difficultés en divisant la direction régionale en plusieurs petites sections, bien *indépendantes*

l'une de l'autre. Pour le moment, nous ne ferons mention que de *la section juridique*, qui est, pour ainsi dire, en quelque sorte au-dessus des autres. On a trouvé un chef pour cette section, dans la personne de *Môtiu*, qui était autrefois *journalier au bureau des communications ferroviaires*, tandis que *G. Costa*, ancien copiste au *Saint Siège roumain* en est devenu le sous-chef. Après la nomination des deux chefs, on s'est occupé d'organiser le personnel. Ces messieurs ont bien vite trouvé un ancien copiste des Chemins de fer de l'Etat Hongrois, et un ex-copiste technique. Entretemps, M. Costa se souvint d'un ancien scribe de la préfecture, qui, alors, n'avait qu'un désir, c'était de devenir juriste. Môtiu s'écria avec joie : „Mais, si l'intéressé désirait autrefois entrer à la faculté de Droit, alors il est tout naturel, qu'aujourd'hui, il soit employé à notre section juridique“.

La section juridique était donc organisée. Un procès-verbal fut dressé de ce fait, et Bucarest l'approuva. Dispensons-nous de parler des avis juridiques en émanant. Étant donné que presque chaque acte devait passer par cette section, aux fins d'avis ou de consultation, et que les décisions de la section juridique ne supportaient aucune contradiction et aucun avis, les quelques employés hongrois encore au service dans les autres sections, ne cessaient de se récrier contre le créateur de cette section juridique (?).

Il arriva un jour de Bucarest une grande commission de contrôle, pour inspecter cette section. Le chef de cette commission s'étonna bientôt que, malgré la température agréablement chaude qui régnait dans les bureaux, il n'apercevait aucun fourneau ou cheminée. Lorsqu'on lui eut expliqué que tout le bâtiment était pourvu de chauffage central, c'est avec le plus grand étonnement qu'il posa sa main sur le radiateur pour se rendre compte de la vérité de cette explication. Après quoi, il s'empressa d'ordonner, suivi des approbations unanimes des membres de la Commission, d'entreprendre aussitôt, et sur sa propre responsabilité le démontage de l'installation complète du chauffage central, et de l'expédier sans délai à la Direction Générale de Bucarest. Quelle fut sa déception, lorsque ses collègues transylvains lui expliquèrent en riant, que l'opération est un plus difficile qu'elle ne le paraît au premier moment, car, vu que tous les tuyaux de la conduite de vapeur sont construits dans les murs, il faudrait donc procéder préalablement au démolissement complet de l'immeuble pour pouvoir en retirer l'installation du chauffage central.

C'était quelque chose de piteux de voir ce haut-fonctionnaire, jeter un regard plein de regret, accompagné d'un pro-

fond soupir, vers le radiateur du chauffage central, qu'il devait abandonner, faute de pouvoir le démonter. Un des directeurs transylvains, ne tarda pas à s'exprimer amèrement sur ce fait :

„Chaque fois qu'un délégué de la Direction Générale de Bucarest nous arrive sur le cou, il ne manque jamais de compromettre notre grande nation dès ses premières paroles“.

Entretemps, le chef de section Môtîu et son substitut Costa, furent transférés à Temesvár. Mais, avant son départ, le chef donna l'ordre, *que chaque jeudi, un des trois fonctionnaires de la section juridique d'Arad devra se rendre à Temesvár pour lui faire un rapport sur la marche des affaires.* Le premier jeudi arrivé, il se passa que M. Môtîu se trouvait depuis la veille, soit mercredi, à Arad, pour des affaires officielles, où il devait passer 2 ou 3 jours. Il paraissait donc tout naturel, que le voyage du rapporteur du lendemain devait être remis, mais M. Môtîu se mit dans une fureur sans bornes, et déclara formellement qu'il ne saurait supporter que l'on changeât ses ordres, et que celles-ci sont sacrées . . .

Donc, le lendemain, conformément aux ordres de M. Motiu, un rapporteur se mit en route pour Temesvár (où naturellement on s'est bien moqué de lui) et retourna l'après-midi à Arad où il fit son rapport à Môtîu, dans les termes suivants :

„J'ai l'honneur de vous annoncer, Monsieur le Chef de Section, que j'étais à Temesvár, mais je n'ai pu y faire mon rapport, vu que Monsieur le Chef de section était en voyage officiel . . .“

Sur quoi M. Môtîu prit connaissance du rapport avec un mouvement de tête condescendant. Cette affaire s'est reproduite encore à deux reprises.

A une occasion, je fus aussi envoyé en service à Temesvár. Là, on me fit observer, d'un ton plein de menaces, que je devais apprendre la langue roumaine dans le plus bref délai, car cela ne dépendait que de la bonne volonté. En effet, j'ai eu l'occasion de me rendre compte des résultats tout à fait exceptionnels de telle „bonne volonté“, dans le cas *du chef de la direction du personnel, qui était, il y a encore peu de temps, un simple commissionnaire (porte-bagages) dans une gare du Banat, et qui, aujourd'hui, avec une rapidité vertigineuse, et passant outre toutes les difficultés, vient d'être promu docteur en droit. Sa course au doctorat fut tellement précipitée, qu'il oublia même qu'il aurait dû passer les examens de l'enseignement secondaire, et que ce n'est que maintenant, déjà docteur en droit, qu'il va faire son baccalauréat.*

Il arrive souvent que des commissions de Bucarest viennent faire des voyages d'études à Arad, où, en dehors du

chauffage central, elles se plaisent surtout à admirer le téléphone automatique. A une occasion, je fus témoin lorsque l'un des membres d'une telle commission, qui était un haut-fonctionnaire de Bucarest, se mit dans une fureur aveugle, croyant que ses collègues transylvains voulaient se moquer de lui, en lui expliquant le fonctionnement de cet appareil. Vouloir se railler de lui, qui avait déjà vu tant de choses à travers le monde. Un téléphone qui donne automatiquement la communication . . . Allons donc . . .

Lorsqu'on a militarisé les Chemins de fer, le chef visible de ceux-ci était le général *Jonesco*. Ce, monsieur, après un voyage d'inspection en Transylvanie, fit à Bucarest, un rapport plein d'indignation des faits qu'il venait de constater, et protesta contre les signaux ferroviaires, qui se faisaient encore sur toutes les lignes de la Transylvanie, au moyen des couleurs nationales hongroises.

M. le général ignorait absolument, qu'en vertu des conventions internationales, les signaux des chemins de fer se font partout et dans tous les pays du monde, à l'aide des couleurs rouge, blanche et verte . . .

Il est évident que nous ne saurions exiger que M. le Directeur général des chemins de fer roumains s'entende à tout, notamment aux questions ferroviaires . . .

# INFLUENCES FRANÇAISES EN HONGRIE D'IL Y A SEPT SIÈCLES.

PAR :  
M. DÉSIRÉ PAIZS.

(Suite et Fin.)



A cette époque, ce sont surtout nos hôtes occidentaux de langue romane qui jouent un rôle prépondérant : les Français et les Wallons, dont les premiers firent leur apparition en Hongrie peu de temps après Saint-Etienne. Les Wallons de la Szepeség vivaient, dès 1050, dans une province distincte et s'occupaient surtout de l'agriculture. Les immigrants français de Hegyalja et les Wallons de la contrée d'Eger ont un mérite indiscutable pour avoir participé d'une manière très intense au développement de la viticulture en Hongrie. Pour l'emplacement des colonies françaises et wallones de ces vigneronniers et cultivateurs, il a fallu pour la plupart du temps, défricher des grandes parties de forêts. L'outil principal employé dans ces travaux était la *barde*, c'est donc à ceux-ci que nous devons, et l'outil, et le nom. De même que le nom propre de *tálya*, qui est le nom d'un village du Hegyalja et d'un autre dans la région d'Eger provient aussi de ces colons : ce mot signifiait dans l'ancien langage français-wallon : défrichement.

Dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, en même temps que les religieux des cloîtres, ces colons ont fait connaître chez nous l'état et la forme plus développés du moulin : celui du moulin à eau. La preuve en est que le mot hongrois de *malom*, en son ancienne forme *molun* ou *molon* dérive de l'ancien mot français *molin* (aujourd'hui *moulin*). Ce sont encore eux qui ont planté en Hongrie la célèbre vigne *furmint*. Le nom de cette vigne, ainsi que les mots *must* (moût) et *mustár* (moutarde) proviennent aussi de leur vocabulaire.

A partir de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, un nombre toujours croissant de Français et de Wallons s'occupant

d'industrie et de commerce, immigraient en Hongrie, en fondant de nouvelles villes, ou en formant des banlieues dans les villes existant déjà. Leurs colonies citadines des plus importantes étaient Nagyvárad, Esztergom, Székesfehérvár, Bude et Zagreb. En général, ces colonies françaises et wallones suivaient les deux grandes lignes de communications et de commerce, lesquelles s'embranchent en Hongrie, comme continuations des deux routes principales de l'Europe Centrale: l'une, de la Silésie, à travers le passage élevé de Jablonka, vers la Hongrie septentrionale; l'autre, de Vienne, à travers Pozsony et Székesfehérvár, à Bude.

Ces colons citadins ont répandu dans notre pays un grand nombre d'éléments de leur culture matérielle bien plus développée que la nôtre. Sous leur influence, c'est en premier lieu la vie citadine hongroise qui, dans la seconde moitié du règne des Arpads, se revêtit d'un caractère et d'une couleur français par excellence, ce qui a eu pour conséquence, non seulement l'emploi d'un grand nombre d'objets et d'instruments de culture, mais aussi que le vocabulaire hongrois s'est enrichi des noms français et wallons de ceux-ci. Parmi les vestiges de cette influence française et wallone en Hongrie, nous trouvons les mots suivants: *kilincs* (provenant d'une variation wallone), *lakat* (cadenas), provenant de l'ancien français *loquet*; *botos* (souliers ou bottes fourrées); *csemelet* (tissus en poil de chameau); *házsárt* (signification primitive: dé, jeu de dé, dans le français actuel: le *hasard*), le mort *házsártos* qui signifiait primitivement joueur de dés, se transforma plus tard en chamailleux.

Tels étaient les résultats les plus saillants de l'amitié hungaro-française d'il y a sept siècles.

## LA FAILLITE ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE ORIENTALE.

PAR : M. LE DR. LADISLAS NAGY DE GESZTELY.

Le Traité de Trianon a retracé la carte de l'Europe orientale, laquelle était pourtant le résultat millénaire de l'effet et du développement des facteurs, et des forces économiques de cette partie de notre continent. Pour les remplacer, les différentes paix ont créé des États intenable en eux-mêmes, manquant absolument de toute possibilité vitale, et cela au détriment de pays possédant un passé historique et national de plus de dix siècles.

Cette grande partie de l'humanité que nous appelons : le public consommateur, est naturellement très inquiète de l'abaissement progressif et de grande envergure de la production agricole qui se fait déjà ressentir d'une manière si intense en ce qui concerne l'alimentation de l'Europe.

La vie économique de la Russie nous présente une décadence inimaginable. La production agricole d'avant-guerre de son territoire actuel s'étendait à 89 millions d'hectares. Aujourd'hui, les terresensemencées du même territoire n'atteignent guère que 49 millions d'hectares. Au lieu d'exporter à l'étranger, comme elle le faisait dans le passé, environ 43,5 millions de quintaux de graines pour farine ; aujourd'hui, elle n'est même pas capable de satisfaire aux besoins de sa propre population, de sorte qu'actuellement, la famine est un des plus grands fléaux de la Russie. Pendant longtemps encore, nous ne pourrions compter sur ce pays au point de vue de l'alimentation de l'Europe.

Passons maintenant à la situation économique des nouveaux États roumain et serbe. Étant donné en ces pays, l'étendue des terres productives, il y aurait à espérer une importante production agricole. Mais, en conséquence de l'expropriation illégale des terres, exécutée sous la fausse devise de réforme agraire, la répartition des grandes propriétés entre des personnes de parfaite ignorance et ne sachant pas en tirer profit, il est surgit une si déplorable situation que la Transylvanie, le Bácska et le Bánät enlevés à la Hongrie, sont réduits à l'importation, et les Roumains se sont vus obligés de promettre une prime de 200 lei après chaque arpentensemencé de blé.

Dans la nouvelle république tchèque, par suite des tracassements continuels, l'agriculture accuse aussi un abaissement considérable, ce qui est d'autant plus pénible, si nous considérons le fait que ces territoires, même en temps de paix, étaient réduits à l'importation.

La Pologne, est en prise avec des difficultés financières, des troubles intérieures et autres difficultés économiques. Le même cas se présente pour l'Autriche, de sorte que dans toute l'Europe orientale, il n'y a que la Hongrie mutilée qui puisse être prise en considération comme pays agraire étant à même d'alimenter ses voisins par les excédents de sa production.

Les nombreuses conférences économiques se suivent, ayant pour but de parvenir à un rapprochement économique entre les divers pays. La matière de la conférence de Rome contenait surtout des pourparlers économiques. Dernièrement, on ouvrait à Bâle le congrès international des organes économiques, dans lequel la Hongrie s'était aussi fait représenter. Ces temps derniers l'union internationale des organes économiques chrétiens a tenu une série de séances à Paris, au cours desquelles plusieurs motions ont été présentées parmi lesquelles la plus importante était la création d'une grande banque internationale dans le but des échanges des produits agricoles. Ce congrès a élu à l'unanimité, le délégué de la Hongrie, M. Alexandre de Blaskovich, aux fonctions de rapporteur.

Malgré ces nombreuses conférences, les relations entre les divers peuples ne se sont pas du tout améliorées, de sorte que nous n'avons même aucun espoir qu'après avoir donné force de loi à notre tarif douanier actuellement en élaboration, nous puissions conclure des traités de commerce avantageux avec les États voisins, étant donné que ces derniers travaillent de toute leur force et de tous leurs moyens à étouffer la Hongrie économique, et que les déclarations de leurs diplomates, contraires à ces faits, ne sont que de la poudre aux yeux de l'Europe.

Nous devons donc nous efforcer de nous émanciper des produits de l'industrie étrangère, et de développer notre agriculture, car, au moment où nous serons dans la situation de nous libérer de la merci de l'industrie autrichienne et tchèque, et si réussissons à développer notre production agricole, alors, pour ces produits, — étant donné l'abaissement de la production agricole des États voisins, — une grande concurrence se présentera. Il suffit ici de faire mention de notre industrie de laine et de cuir laquelle, ayant pris ces temps derniers un essor considérable, est à même de nous fournir une production qui suffirait largement aux besoins de la consommation intérieure.

En prenant en considération les faits qui précèdent, nous devrions donc appuyer de tous nos efforts l'essor de notre production agricole. afin que nous puissions arrêter cet abaissement général qui, hélas, s'est fait ressentir si gravement, même en notre pays. Si les milieux compétents veulent bien établir un programme de grande envergure et faire des propositions sérieuses et formant une base bien établie pour un certain laps de temps, et, dans ce cas, si le Gouvernement, et aussi l'étranger, — surtout par un emprunt international, — veulent bien apporter à cet effet, non seulement leur appui moral mais aussi financier, alors il est certain que notre production agricole s'améliorera considérablement.

Mais il va de soi que pour obtenir ces résultats, nous avons encore besoin d'une sérieuse politique douanière. C'est surtout par ces moyens que nous parviendront à nous rendre maîtres de la situation actuelle et de sauver l'Europe orientale d'une complète faillite économique.



# LE PASSIF DU BILAN COMMERCIAL DE LA HONGRIE MUTILÉE REPRÉSENTE 27·4 MILLIARDS DE COURONNES. DURANT LES DERNIERS DEUX MOIS LA CHERTÉ S'EST ACCRUE DE 83<sup>0</sup>/<sub>0</sub>.

Le Bureau de Statistique Hongrois vient de publier les données du commerce extérieur de la Hongrie durant les mois janvier et février, chiffres lesquels mettent bien en lumière les misères de la situation économique à l'intérieur de ce pays mutilé. D'après ces chiffres, pendant les deux premiers mois de l'année 1923, la valeur de l'exportation montait à 47·2 milliards de couronnes, tandis que de l'autre côté, l'importation n'est représentée que par 19·8 milliards: le passif du bilan commercial est donc 27·4 milliards. Ces sommes correspondent à 90·2 millions de couronnes or pour l'importation, et à 37·8 millions pour l'exportation, donc le passif du bilan est représenté par 52·4 millions en couronnes or. On voit que l'exportation de la Hongrie atteint à peine les 40<sup>0</sup>/<sub>0</sub> de l'importation.

D'après l'opinion de M. Louis Szabóky, directeur du Bureau de Statistique, la formation défavorable du Commerce extérieur de la Hongrie est due tout d'abord à une circonstance: c'est que l'exportation, surtout dans les articles dont la Hongrie dispose avant tout autre chose, tels que farine, cheptel et vin, s'est considérablement amoindrie. D'autre part, quant aux articles d'importation, la Hongrie en a importé bien davantage que dans le temps respectif de l'année précédente. Des produits textiles (cotons) par exemple, elle a importé des articles pour une valeur de 9·2 milliards de couronnes, deux fois autant que pendant les deux mois respectifs de l'année précédente. Par contre, l'exportation du vin, un article qui est certainement de première importance dans le commerce extérieur de la Hongrie, s'est réduite, faute d'avoir eu la possibilité d'en exporter, jusqu'à devenir insignifiante. En cheptel, l'exportation n'atteint même pas un cinquième de celle de l'année

passée. en farine pas même la moitié. Ce triste phénomène se manifeste aussi dans le domaine des articles d'industrie ce qui prouve que la disparité entre la production et la consommation commence à se faire ressentir dans une plus large mesure, même dans les branches d'industrie qui travaillaient jusqu'ici pour l'exportation.

Le triste état de la vie économique en Hongrie apparaît surtout d'une constatation du Bureau de Statistique, d'après laquelle, la valeur des six plus importants articles exportés n'atteint pas les 9'2 milliards qui devaient être payés rien que pour les produits textiles.

Chose curieuse, qu'au même temps de la publication de ces chiffres, des renseignements parurent, mettant en relief la cherté qui va toujours croissante. D'après les chiffres d'index du journal Pester Lloyd, la cherté s'est accrue au mois d'avril de 25<sup>0</sup>/<sub>0</sub> par rapport à celle du mois de mars de 57<sup>0</sup>/<sub>0</sub>. On voit donc que la valeur de la couronne hongroise ne vaut à l'intérieur même du pays, que  $\frac{1}{1000}$  de ce qu'elle a valu avant la guerre. Ajoutons d'autre part la cote officielle du franc suisse, actuellement 1250 couronnes hongroises, et on verra que la différence qui existait entre la cote de la couronne hongroise à l'étranger et sa valeur réelle à l'intérieur du pays, devient de jour en jour plus insignifiante. Mais il y a une chose encore plus triste, c'est qu'avec l'accroissement de la cherté, aucune mesure n'a été prise en faveur de l'augmentation des ressources. En Autriche et en Allemagne, où l'on trouve les mêmes phénomènes et dans une plus large mesure, le Département des Finances a trouvé au moins le moyen d'augmenter considérablement les ressources, non seulement par égard au fisc, mais aussi par égard aux intérêts de la vie économique. Le passif du bilan commercial de la Hongrie monte pendant deux mois à 27'4 milliards de couronnes, la cherté s'est agrandie de 83<sup>0</sup>/<sub>0</sub> il est donc temps de prendre en révision aussitôt que possible la politique économique du pays aussi bien que le règlement définitif des Réparations.

# LA SOCIÉTÉ ANONYME DU PORT LIBRE DE BUDAPEST VIENT DE SE CONSTITUER.

La Société Anonyme du port libre de Budapest a tenu le 28 avril sa première séance sous la présidence de M. le Baron Frédéric Wimmersberg dans la grande salle du ministère du Commerce. La séance plénière vota la fondation de la société. Elle dispose d'un fonds de 100 millions de couronnes. Une partie des actions, d'une valeur nominale de 60 millions de couronnes serait assurée au fisc pour son apport gratuit. Au cas d'une augmentation du capital-fonds, 60<sup>0</sup>/<sub>0</sub> de cette augmentation seraient également assurés au fisc. La séance plénière a résolu l'émission d'obligations à 7<sup>0</sup>/<sub>0</sub>.

Enfin on a élu comme membres de la Direction : Mr. Louis Hegyeshalmy, député à la Chambre, ancien ministre du Commerce ; Mr. Arthur Belatiny, président de la Chambre du Commerce, Mr. Edouard Fock, conseiller gouvernemental, Mr. Elemér Jármy sous-secrétaire d'État, directeur de la Société de la Navigation Danubienne, Mr. Théodore König sous-secrétaire d'État au ministère des Finances, et Mr. Szilárd Zlinszky, représentant du Gouvernement hongrois au port danubien. De la part des Français : M. M. Henri Bousquet, Joseph Clavet, Pierre Cheysson, René Varin-Bernier, le Comte Armand Saint-Sauveur et M. Laroche ont été élus. Mr. Louis Hegyeshalmy, ancien ministre, fut élu président de la Direction, tandis que Mr. Clavel, conseiller technique, obtint la charge de directeur gérant. Le Comité de Contrôle a pour membres : Mr. Paul Makay, secrétaire ministériel, Hermann Windisch, directeur du Bureau Central des Finances, ainsi que M. M. Robert des Abbayes et Raymond de Quesne de la part des Français.

---

# LA BALANCE DU COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA HONGRIE EN 1922.

Dernièrement, M. le Dr. Alois Szabóky, directeur de l'Office Central Hongrois des Statistiques, dans les cadres d'une conférence qu'il a tenue à la Société de l'Économie Publique, a bien voulu porter à la connaissance du public les données numériques des échanges commerciaux de la Hongrie pour l'année 1922.

La valeur des articles importés en Hongrie au cours de l'année 1922 était de 166 milliards de couronnes, tandis que celle des marchandises et produits exportés ne s'élevait qu'à 91 milliards de couronnes, de sorte que la balance du commerce extérieur de la Hongrie pour cette année accuse un passif de 75 milliards de couronnes. Le plus des importations était donc bien plus important que dans l'année précédente. L'augmentation de ce plus d'importations, de 207 milliards à 75 milliards, est due premièrement à la dévaluation de la couronne hongroise sur les marchés internationaux.

Pour faire comparaison des données de 1921 et de 1922, les sommes finales des deux années ont été transformées en couronnes-or. Selon cette transformation, le passif de la balance du commerce extérieur de la Hongrie était en 1921 de 306 millions tandis qu'en 1922 il était de 214 millions, l'amélioration du passif était donc de 92 millions de couronnes-or. Cette amélioration était due à l'exportation intensifiée de la première moitié de l'année 1922, car, des données publiées, il résulte très clairement que le  $\frac{1}{5}$  du passif revient à cette époque, tandis que les autres  $\frac{4}{5}$  reviennent à l'autre moitié de l'année en question.

En ce qui concerne l'importation, il est à constater que la proportion des matières premières et des articles mi-ouvrés s'est améliorée. Pour l'exportation les chiffres des matières premières accusent très peu de différence, tandis que l'augmentation de l'exportation des articles mi-ouvrés est contrecarrée par la diminution de l'exportation des produits agricoles.

Parmi les produits industriels importés ce sont les produits de l'industrie textiles qui y sont représentés par les chiffres les plus importants, tandis que parmi les articles mi-ouvrés ce sont surtout les articles mi-ouvrés de l'industrie du bois qui accusent une certaine augmentation. Des chiffres des produits des mines 117 milliards représentent le charbon terre, ce qui est expliqué par l'augmentation considérable de l'importation hongroise en cet article.

Parmi les produits agricoles et forestiers le plus grand rôle revient au bois, tandis qu'en ce qui concerne les produits alimentaires, la farine figure par le chiffre très important de 18 milliards de couronnes. Ce dernier chiffre prouve donc que l'exportation de la farine hongroise s'est considérablement augmentée depuis l'année précédente. De même qu'une amélioration notable est à constater en ce qui concerne l'exportation des produits de l'industrie agricole, notamment en celle des machines agricoles, laquelle, en comparaison de celle de l'année précédente, accuse une augmentation des plus saillantes.

Dans la branche des produits agricoles, les matières premières dominent avec une somme de 30·7 milliards de couronnes. De cette somme, 10·2 milliards reviennent au bétail pour boucherie, 1·7 milliard aux oeufs, et 2 milliards à la viande.

L'exportation hongroise en laine s'élevait à 2·5 milliards, tandis que celle des chevaux, plumes et duvet et tabac brut représentait une somme d'environ 1 milliard. L'exportation des vins de Hongrie s'est aussi améliorée, étant donné qu'elle a reçu pour ses vins exportés pendant le courant de l'année 1922, un total d'environ 3·6 milliards de couronnes.





LE train de Vienne ne devait partir que dans deux heures, mais la grande coupole de la gare de Munich était déjà bondée d'hommes. Une foule de cent langues et de mille costumes différents, où les battements du coeur de foyers lointains s'entremêlaient et des tragédies lointaines se coudoaient. La plupart étaient des soldats et des prisonniers, ces clowns du pervers Carnaval de la Mort, qui, avec une mortelle nausée dans le coeur, couraient vers la chaleur du lit, les délices du pain la compensation de l'étreinte de chez soi. Et, puisque pareil aux chiens faméliques lors de la mort du berger, l'ordre et l'il-faut avaient éclaté au moment de la chute du géant en folie, tout le monde pouvait aller,

dans le grand brouhaha, où bon lui semblait. Les soldats avaient abandonné le marché de la mort, les prisonniers s'étaient évadés des camps pour s'éparpiller dans le monde. Même les fous étaient sortis de leurs tristes maisons et les assassins avaient pu se libérer de leur prison. Que tout le monde soit enfin libre après la longue folie universelle des raisonnables, tout le monde, tout crime, maladie et perversité : rien ne peut rendre le monde plus fou qu'il ne l'est.

Un groupe se tient immédiatement au bout des rails destinés au train qui va partir. Ils savent qu'ils ne pourront s'embarquer que dans deux heures, pourtant ils sont déjà là et regardent rigidement les deux lignes de fer qui se perdent dans le lointain. Et, dans leurs yeux, il se reflète une distance infinie, et dans leur coeur des questions pâles se regardent comme des soeurs épouvantées dans une chambre obscure. D'autre sont couchés le long du mur, plongés dans un sommeil stupide, émoussés pour tous les goûts de la vie. Quelques soldats viennois chantent ensemble une chanson douceuse, tristelette, pareille à celle dont ils ont orné leur premier baiser donné à une Gretchen à x cheveux de filasse. Ils sont tellement unis dans cette chanson ! Le bout de leur moustache frétille heureux comme la queue d'une souris. Cependant ils boivent du rhun et ils s'essuient la bouche comme s'ils se caressaient l'âme. Une dizaine de prisonniers russes sont assis par terre, appuyés l'un dans la chair de l'autre et, les yeux uniformément grands ouverts, ils regardent dans

l'air avec un pâle sourire uniforme. Que voient-ils et de quoi sourient-ils? Appuyé contre le mur, un Prussien trop blond, à lunettes, futur docteur ès lettres, qui vient de laisser échapper de ses mains la bayonnette, la grenade à main, et les autres ustensiles de piété évangélique, se colle comme un sangsue sur un livre écrit par un savant français sur un problème de la littérature française et il avale les lettres avec toute sa petite âme assoiffée de savant. Dans la foule, quelques Italiens gesticulent, et se remuent en brandissant les mains et parlent si haut que de temps en temps, leur voix couvre la rumeur plus estompée de la foule. L'air est épais, lourd, et des odeurs épouvantables s'y vautrent.

Sur un banc, près d'une sortie, est assis un paysan hongrois. Son baluchon à côté de lui, il suce un bout de cigarette. La cigarette ne brûle pas, et c'est bien, car autrement elle n'existerait déjà plus depuis longtemps et avec elle, la dernier plaisir aurait quitté ce monde misérable. Le paysan est jeune. On voit à ses yeux brillants, à ses joues rondes, à ses lèvres pétulantes, malgré les souffrances de cinq ans, qu'il est né pour les chansons, les baisers et les bons éclats de rire. Il scrute du regard chacun des hommes qui passent dans le grouillement devant lui; n'y en aurait-il pas un avec qui on pourrait fraterniser un peu. Car sans paroles on est si seul, car sans rire les fardeaux de la vie sont si pesants. Trois soldats autrichiens passent devant lui, l'un d'eux à la figure tellement de chez lui, qu'il tire sur son manteau et lui dit avec bonhomie, faisant valoir toute sa science d'allemand, ramassée pendant cinq ans :

— D'où komm, chvagner?

Il a surtout confiance dans la vertu miraculeuse du mot Schwager. L'autrichien lui arrache son manteau de la main et lui dit quelque chose, sur un ton grossier en allemand. Et puis les trois soldats étrangers éclatent de rire et imitent moqueusement le garçon. Celui-ci a honte, crache sa cigarette et l'écrase de son talon avec amertume. Étranger, toute le monde est étranger dans ce monde.

Dans le coin le plus reculé du fond de la halle, un soldat tartar est assis sur son sac bourré. Il se tient raide, droit comme un pal, les yeux collés sur un point, comme s'il était assis devant une tente, dans l'étendue immense d'une vaste steppe. Son visage est brun foncé, ses yeux bruns, luisants, sont infiniment tristes. Son crâne long, étroit est bandé d'un linge. C'est ainsi qu'il a quitté l'hôpital où il était entré avec un profond coup de sabre sur la tête. Aucun bruit ne lui fait bouger la tête, aucune vue ne lui fait cligner les yeux.

Peut-être n'entend-il, ne voit-il même rien. Les deux reniés sont aux deux points les plus éloignés de la salle. Entre eux fourmille, grouille le babel européen et ils ne se voient pas.

Le Hongrois a déjà assez de cet interminable bruit dépourvu d'âme, de ces nombreuses figures indéchiffrables, — maintenant Borcsa donne à manger au cochon — se dit-il et une tendre tiédeur jaillit dans son âme à la trace de cette pensée. Après, il penche sa tête sur son baluchon, ferme les yeux et essaie de se faire croire qu'il dort.

Soudainement, dehors, dans la rue, on entend des cris sauvages et le bruit de gens qui courent. A la Porte-Charles, tout près, un soldat bavarois presque endormi conduisait par la bride le cheval de son maître. Le cheval s'effraya de quelque chose, se libère des mains trop veules et s'élance en une course brillante vers la gare. On pouvait déjà entendre le bruit de ses sabots, on pouvait déjà le voir comme il passait au galop, la tête levée, les marines dilatées, les crins flottants, devant les fenêtres de la halle.

Gluante et contorsionnée, la chanson continuait à sortir du gosier des soldats autrichiens. Avec de gros rires, les Italiens essayaient de se peser sur une bascule automate abîmée. Les Russes continuaient à bâiller aux corneilles en souriant. Le futur docteur n'aurait, pour rien au monde, ôté de son livre la bouche affanée de ses yeux. Chacun allait et venait comme avant. Personne n'y faisait attention, l'animal en course ne signifiait rien à personne. Le Hongrois se leva d'un bond, sa taille se dressa de toute sa hauteur, ses jambes esquissèrent un mouvement tempêteux et il regarda avec des prunelles flamboyantes la bête superbe. Le cheval disparut en un clin d'oeil comme la vision d'un rêve effaré. En ce moment, le jeune homme se tourna et vit, au fond de la broussaille enchevêtrée des figures étrangères, un homme. Un homme qui gardait encore son geste de sursaut pour le cheval qui disparaissait, dont les yeux brûlaient de la flamme de ses yeux à lui, dont les lèvres entr'ouvertes laissaient échapper le cri que lui n'avait pas l'âché. Le corps comprit le corps, l'oeil l'oeil, la bouche la bouche. Le Tartar fit un pas vers lui, mais le jeune homme avait déjà pris son baluchon et se précipitait à sa rencontre. Comme la bouche affamée vers le pain, une main se hâta vers l'autre.

— Salut, frère, — dit le Hongrois en hongrois avec un grand rire heureux.

— Frère, frère ! . . . balbutia le Tartare en tartare.

Ils s'assirent sur leurs baluchons, l'un à côté de l'autre. Le Hongrois farfouilla dans ses hardes avec un zèle enfantin

et finit par en sortir un morceau de pain, tandis que le Tartar balança ver son camarade une espèce de saucisse ineffable. A chaque bouchée, ils renouvelaient leurs encourageantes invitations. Cependant ils parlaient avec une volubilité torrentielle comme des gens dont l'âme s'était gonflée pendant un long silence. Le Hongrois parla de Balatondörgicse, de sa mère, de leurs deux chevaux, de leur vache, de Borcsa, du plus grand cochon qui ne veut manger de raves pour aucun prix du monde. La mère, le cheval et les bêtes domestiques de chez lui faisaient aussi le fond des paroles du Tartar. Le Tartar parlait tartar, le Hongrois en hongrois. Mais à travers le pain, la viande, les paroles jaillissaient du coeur, les deux hommes se comprenaient. Car là, dans la forêt humaine de l'Europe cannibale, le foyer de l'antique famille rayonnait de leur coeur. Le foyer que nous avons tous quitté pour nous égarer et pour devenir le déshérité du monde, l'orphelin de l'Europe.

(Traduit par Géza Bárczy.)



# LE DÉVELOPPEMENT DE LA LITTÉRATURE HONGROISE.

PAR : MONSIEUR  
ELEMÉR CSÁSZÁR.

(Suite.)

Kemény eut un antagoniste littéraire : Maurice ókai (1825—1904). Pendant que l'imagination du premier se complaît dans le monde des soulèvements nationaux d'une époque précise, celle de Jókai parcourt toute la terre, de l'Est fabuleux et du Sud rayonnant au Pôle nord, de l'antiquité lointaine au tard avenir. Si par quelques liens faibles, Kemény se rattache à W. Scott et à Balzac, Jókai de son côté est plus près de Dumas père, et de Suë, mais son imagination est incomparablement plus riche que celle des deux derniers auteurs. Ses expériences, ses souvenirs et ses lectures entassaient dans son âme une vaste matière, qui l'aidait ensuite à composer avec une facilité merveilleuse des contes délicieux, fantaisistes et brillants. Son invention est inépuisable, dans ses cent cinquante volumes, dont une centaine de romans et près de mille nouvelles, jamais il ne se repète. Chacune de ces histoires est neuve et originale. En vrai poète romantique, son unique but est de se faire goûter, sans le moindre souci du vraisemblable. Il a des romans, qui ne sont qu'un tissu d'aventures incroyables, il en a d'autres, plus réels, mais rendus merveilleux par la composition. Toujours est il, que la rapidité dans la succession des changements intéressants, l'adresse, déployée dans l'enchevêtrement des fils de l'action, sont telles, que le lecteur, intéressé au plus haut degré jusqu'à la fin du roman, n'aperçoit point la baguette de l'enchanteur. Cette illusion ne peut qu'être entretenue par d'excellents personnages de second rang, pris sur le vif, par des types bien en chair du village hongrois et de la petite ville ; les personnages principaux au contraire, pour être dignes du vertigineux conte romantique, sont les types du bon et du méchant, du beau, ou du laid toujours outrés, personnifications mêmes de la vertu et du vice, gens richement doués des plus brillantes et des plus redoutables qualités du corps et de l'âme. Ils s'entendent à

tout, réussissent à tout, car ils possèdent à la fois le courage de Richard sans Peur (Coeur de Lion), l'esprit de Voltaire, la science de Leibnitz, et la force de Samson. Il ne peut donc être nullement question dans l'oeuvre de Jókai d'une exposition des motifs, d'une analyse psychologique, mais l'art de raconter sans pareil, supplée à tout. Jókai est notre meilleur conteur. Sa parole coule de source, avec une facilité, une spontanéité merveilleuses, le mot employé est toujours le plus juste, le plus expressif, le plus coloré, le plus nuancé, l'auteur trahit le plaisir naïf, ordinaire aux conteurs populaires, de jouir de sa propre voix. Son humour quelque peu singulier, très doux et saisissant, sa sérénité privée de toute amertume, ajoutent aussi quelque chose au charme de son récit, surtout de ses nouvelles. Du point de vue de l'art, ce sont elles qui tiennent le rang le plus élevé. Elles sont plus simples et plus vraisemblables, et rappellent le tableau de genre, tandis que ses romans, jouets fabuleux d'une riche imagination, sont plus délicieux, surtout ces oeuvres gigantesques, qui dépeignent la transformation de notre nation, l'établissement de la nouvelle Hongrie sur les débris de la Hongrie féodale. Tels sont, dans l'ordre historique : Un Nábob magyar, Kárpáti Zoltán, Dieu est unique, Les Fils de l'homme au coeur dur, Le nouveau seigneur, et la Rose jaune, dont le sujet est puisé dans la vie populaire moderne. La netteté et la pénétration de sa vue des choses passées n'égalent point celle de Kemény. Le cadre historique chez lui, sert à amuser et à faire effet, ainsi que les brillantes images de la nature. Si le temps écoulé depuis l'apparition de ces romans, n'a point effacé les griefs justifiés de la critique, il n'a pas nui non plus à leur popularité. Aujourd'hui encore, Jókai est de nos romanciers le plus en vogue en Hongrie et le mieux connu à l'étranger.

Les romanciers de ce temps se groupèrent autour de Kemény et de Jókai et pour la plupart subirent plus ou moins longtemps l'influence du dernier. C'est lui qui leur a enseigné l'art de raconter, les moyens de captiver l'intérêt. Son action sur eux se montra même quelquefois très profonde. Si dans ses récits fantastiques, aux sujets orientaux, Jókai subit l'influence de Pierre Vajda, ce n'est pas moins sous l'action

du premier que se multiplièrent les ouvrages analogues. Jókai créa une seconde école par ses tableaux du passé lointain, tableaux romantiques, brillants, plutôt beaux que vrais. Il eut comme élève le plus fidèle Arnold Vértesi. (1836—1911.) Charles Szathmáry à son tour, (1830—1891.) fit revivre les événements agités de l'histoire nationale, mais, par son esprit et par sa manière d'écrire il se rattache plutôt à Jósika qu'à Jókai. Dans la peinture du passé moins éloigné, la trace de Jókai fut suivie par Gereben Vas. (1823—1867.) Une langue très magyare, mais surchargée d'oripeaux populaires, un ton savoureux, une moralité pure et une philosophie sérieuse mais superficielle, c'est ce qui caractérise son oeuvre. Son imagination, son humeur, sa faculté de faire revivre le passé, n'égalent point celles de Jókai, que personne ne sut atteindre à cette époque. Le romantisme continuait à régner dans l'oeuvre de Jókai, et par elle dans celle de toute l'époque, quand, sous l'influence des découvertes scientifiques, par suite d'une nouvelle conception de la vie, par suite de l'appréciation grandissante des faits de la réalité, s'éleva une voix, qui depuis quelque temps déjà s'était fait entendre faiblement: la voix du réalisme. Le réalisme se manifesta d'abord dans le roman anglais, par l'observation juste des détails de la vie journalière et par l'humour sombre, ensuite dans le roman analytique français, qui ne vaut pas tant par l'agencement savant de la fable que par une analyse psychologique détaillée. C'est parmi les représentants de ce courant qu'on range ordinairement Albert Pálffy (1823—1897.) qui, ainsi que Charles Vadnay (1832—1902.) passa pendant un certain temps pour le rival de Jókai. Comme ses contemporains, Vadnay débuta par l'imitation de Jókai, cultiva ensuite le roman psychologique et ne trouva que fort tard sa voie et son genre: le roman à l'humour calme et profond.

Comme Jókai dans le roman, ainsi régna sur la scène, mais non pas dans la littérature dramatique, à travers toute la période, Edouard Szigligeti. Son influence sur les écrivains de son temps se résume en ce que, tentés par son succès dramatique, les connaisseurs de la scène et surtout les acteurs se livrèrent avec beaucoup de zèle à la culture du drame. Plusieurs d'entre eux ayant peu de souci de la valeur poétique

de leur oeuvre, ne cherchaient qu'à plaire au public et parvinrent en effet à faire un bruit momentané, mais superficiel. Les oeuvres de Coloman Tóth et de Joseph Szigeti résistèrent seules au flot du temps. La comédie historique de Tóth, poète lyrique : *Le Roi se marie* (1863.) se passe du temps de Louis le Grand et doit son effet à son poétique. Les Femmes dans la Constitution (1871.), également par Tóth est une satire toujours actuelle des femmes, qui font de la politique. Joseph Szigeti (1822—1902.), acteur, auteur de drames populaires, et d'un drame social intitulé : *Le Rang et l'Aisance*, s'occupe des dangers, auxquels une situation brillante entraîne les hauts fonctionnaires.

A côté de *Bánk bán* nous possédons un autre chef d'oeuvre dramatique, dont la naissance est dûe non pas à la scène, mais aux tourments d'esprit d'un vrai poète. Il s'agit de *La Tragédie de l'homme*, poème dramatique par Eméric Madách (1823—1864.). Madách, politicien et poète, mort prématurément, eut dès sa jeunesse, l'esprit solitaire, rêveur. Ses fortes études historiques et sociales contribuèrent à former dans son esprit une conception sérieuse et sombre de la vie. C'est ce que reflètent ses poésies lyriques, écrites pour son propre plaisir. Dans ses oeuvres, ainsi que dans l'un de ses drames de jeunesse, s'insinue déjà le problème, qui, dès lors, l'occupera constamment : quelle est la destinée de l'homme sur cette terre, quel est le rôle de la femme dans la vie de l'homme ? Après la Révolution, pendant que Madách languissait dans sa prison, sa femme ruinait son bonheur. Alors la double catastrophe, celle de la patrie et la sienne propre, remplit son âme d'une exaspération profonde. C'est dans cette disposition d'esprit que mûrit le plan de son grand poème philosophique sous l'influence du *Faust* de Goethe. *La Tragédie de l'homme* (1859—1860.). Il est la réponse à une question, qui tourmentait notre auteur depuis longtemps : quel est le but de l'humanité, y-a-t-il un progrès dans la vie ? L'action du drame commence au Ciel et au Paradis, où luttent le Seigneur et son ange révolté : Lucifer, qui, après la création, va se mettre à opérer la corruption de l'humanité. Il plonge le premier couple dans un sommeil profond et fait défiler devant Adam les principales

phases de l'histoire, l'époque des Pharaons, celle des Grecs, des Romains et des Byzantins, celle enfin de la Révolution française; il fait dérouler ensuite devant lui les tableaux du présent et de l'avenir lointain; tout cela pour le convaincre de la vanité des aspirations humaines, de la futilité des idéals humains. De rôle en rôle, Adam assiste comme personnage actif à toute l'histoire de l'humanité. A la dernière scène, il se réveille hors du Paradis, effaré de l'avenir âpre, du sort misérable de sa race. Pour épargner donc à l'humanité une lutte sans but, il veut se donner la mort, mais Eve le retire du rocher d'où il allait se précipiter et lui confie qu'elle est mère. Le Seigneur encourage Adam en disant que le but de la vie, c'est la lutte, et que l'homme doit, sans sonder l'avenir, avoir confiance en Dieu. Ce drame peut figurer avec avantage parmi les plus grandes conceptions des littératures européennes et quoique le pessimisme sombre des scènes historiques, choisies non sans parti pris mais d'après un certain plan, soit quelque peu en contraste avec l'optimisme du cadre biblique, le problème le plus profond de l'humanité y est résolu d'une manière poétique. Les scènes historiques qui forment le corps principal de l'ouvrage sont à elles seules des tableaux mouvementés et caractéristiques, leur succession est artistique, car les idées contraires, que chacune d'elles représente, les font naître les unes des autres et les lient étroitement entre elles. Si les idées profondes font parfois tort à la forme extérieure, si la philosophie nuit par endroits à la poésie, la Tragédie de l'Homme, prise dans son ensemble, comme poème dramatique destiné à la lecture, saisit le public et compte parmi les oeuvres les plus en vogue. Madách n'avait pas l'intention de faire représenter son oeuvre. Elle fut quand même mise en scène (1883.), avec le succès le plus éclatant et le plus durable. Sur les scènes étrangères, la Tragédie de l'Homme est également fort goûtée.

(À suivre.)

L'année 1923 semble être l'année des grands centenaires littéraires. Après celui de Petoefi, auquel la France, avec ce noble geste qui lui est propre, pour tout ce qui est beau, a bien voulu s'associer d'une manière si brillante; c'est le centième anniversaire de la naissance d'Émeric Madách qui a réuni dans toute la Hongrie les admirateurs de cette noble figure littéraire hongroise, auteur de „*La Tragédie de l'Homme*“.

Émeric Madách naquit le 21 Janvier 1823 à Alsó-Sztregova (comitat de Nogràd), d'une famille de très ancienne noblesse. Après avoir perdu son père de bonne heure, ce fut sa mère, femme d'une grande intelligence, qui s'occupa de son éducation, dans le château de Alsó-Sztregova. Après ses études primaires, il vint à Pest pour y suivre les cours de l'Université, et revint ensuite dans son terroir, où, par ses idées imbibées de libéralisme, par la fermeté de son caractère, et ses discours pleins d'ardeur contre l'oppression autrichienne, il se fit beaucoup d'admirateurs. On lui avait offert plusieurs emplois qu'il refusa toujours.

C'est en 1840, qu'il fit paraître son premier volume, *Lantvirágok* (Fleurs de harpe), qui n'était peut-être pas destiné au grand public, mais à quelques de ses amis. Depuis cette époque, il produit, et d'une manière bien variée, des poésies lyriques, des nouvelles, des essais esthétiques, des drames, une parodie, etc. . . . Sous un pseudonyme, il écrivit même dans plusieurs journaux de Pest, des articles premiers sur diverses questions du jour, qui furent très appréciés.

Lors de la révolution hongroise de 1848, il était déjà atteint d'une grave maladie, et ne prit aucun rôle actif dans les terribles évènements qui secouèrent alors sa patrie. Malgré cette inactivité, il en souffrait beaucoup; son patriotisme bouillant et ses idées libérales furent profondément atteints de la défaite de se compatriotes. Sous l'époque Bach, il fut incarcéré pour avoir donné asile à un proscrit, et pendant une année, il fut retenu prisonnier, premièrement à Pozsony (Presbourg) et ensuite à Pest.

En sortant de prison, en 1853, alors qu'il se rendait tout joyeux auprès des siens, il apprit la triste nouvelle, que sa jeune femme, qu'il adorait, s'était enfuie avec son séducteur et avait abandonné ses enfants. Ce fut un coup terrible dont il ne put jamais se guérir. Anéanti par la douleur, son système nerveux en fut ébranlé.

Mais peu à peu, il réussit à reprendre son équilibre, se plonge dans les études de la philosophie et de l'histoire. C'est à cette époque qu'il composa *La Tragédie de l'Homme* terminée en 1860.

Peu après, il quitta son triste château de Alsó-Sztregova, et vint à la diète hongroise y représenter son comitat, dont les citoyens venaient de l'élire député.

Les succès provoqués alors à l'Assemblée par ses discours pleins d'éloquence, lui attirèrent l'attention des diverses organisations littéraires. La Société littéraire Kisfaludy, l'Académie des Sciences l'admirent au nombre de leurs membres.

Ce fut l'apogée de Madách, dont, malheureusement, il ne jouit pas longtemps, son ancienne maladie de coeur l'emporta le 5 octobre 1864, à l'âge de 42 ans.

Il avait encore composé après son oeuvre capitale, quelques poésies lyriques et satiriques, une tragédie: „*Moïse*“, et un fragment: „*Tündérialom*“ (Rêve de fée).

Écoutons l'opinion sur ce chef d'oeuvre de M. Ch. de Bigault de Casanove, l'éminent traducteur français de la „*Tragédie de l'Homme*“.

„Jamais, croyons-nous, l'éternelle plainte humaine n'a retenti en accents plus poignants que sous la forme impersonnelle dont nous donnons ci-après la traduction. On sent que l'auteur l'a écrite avec ses larmes et le sang de son coeur. Par contre, le cri d'angoisse qui s'échappe sans interruption de ces deux cents pages résonne d'autant plus profondément en nous que le poète y a fait une plus complète abstraction de son individualité, dissimule au plus intime de son être ses douleurs égoïstes et nationales: par quoi l'oeuvre pessimiste de Madách est unique dans la littérature hongroise, et peut-être aussi dans la littérature universelle“.

# LIBRAIRIE FRANÇAISE A BUDAPEST.

La maison Dunod à Paris, l'excellent et très ancien éditeur de livres techniques, vient d'annoncer au Dr. Fóti, propriétaire de la *Librairie Française de Budapest* (IV., Irányi-utca 20.), qu'elle a établi de ses éditions un catalogue spécialement destiné à la Hongrie et aux pays à monnaie dépréciée. Y sont énumérés les meilleurs ouvrages techniques à un prix fort réduit 33% sur le prix de Paris.

En vue de familiariser le public hongrois avec la littérature technique et commerciale française, laquelle, en fait de clarté, de simplicité et de conception moderne, l'emporte de beaucoup, on le sait, sur les manuels allemands, le dr. Fóti informe son public qu'il met en vente les éditions Dunod sans y ajouter les frais d'envoi, donc, au prix du catalogue.

Espérant que ce rabais facilitera de beaucoup la vente des ouvrages techniques en Hongrie, nous saisissons cette occasion pour rappeler au public que la Librairie Française du Dr. Fóti, fondation de M. Raoul Chélar, Attaché Commercial de France en Hongrie, est exclusivement française, se spécialisant dans la production littéraire et scientifique de France à l'exclusion de tout écrit de provenance autre. De plus, le lecteur y trouve tous renseignements, informations, orientations, concernant la littérature française moderne ou ancienne et le mouvement intellectuel en général. Le grand succès de l'entreprise du Dr. Fóti est là pour prouver que sa Librairie Française répondait grandement à un besoin public en Hongrie.



# REVUE BLEUE

(REVUE POLITIQUE & LITTÉRAIRE)



Fondée en 1863  
286, Boulevard Saint-Germain  
PARIS (7<sup>e</sup>)



ABONNEMENTS:

Un an France: 40 fr. — Étranger: 55 fr.

Sommaire du 2 Juin 1923.

Albert Milhaud: La Fin d'une Époque  
Pierre Moreau: Portraits d'Écrivains: Gustave Lanson  
Luigi Pirandello: Nénette et Nono  
Robert Troude: La Psychanalyse  
S. Chabert: Stendhal et le Paysage dauphinois

La politique étrangère. — Les oeuvres et les idées. — Le roman. — Le théâtre. — Les beaux-arts.

# La Nouvelle Revue Française

Revue mensuelle de littérature et de critique.

ÉDITION ORDINAIRE:

France: un an 38 fr. — six mois 20 fr.  
Étranger: un an 45 fr. — six mois 24 fr.

Directeur: JACQUES REVIÈRE.  
Secrétaire: JEAN PAULHAN.

Rédaction et Administration:  
3, Rue de Grenelle, Paris VI<sup>e</sup>.

Sommaire du 1<sup>er</sup> Juin 1923.

Paul Valéry: Étude pour Narcisse  
Marcel Proust: Le septuor de vinteuil  
Francis Ponge: Trois satires  
Albert Cohen: Mort de Charlot  
Henri Deberly: L'impudente (III)

Reflexions sur la littérature. — Chronique dramatique. — Notes. — Littérature générale. — La Poésie. — Le Roman. — Le Théâtre. — La Musique.

# SZENT-GELLÉRT FÜRDŐ

(Établissement de bains „St. Gerbert“)

Bains thermaux et thérapeutiques, Site magnifique, HÔTEL SPLENDIDE, confort tout moderne. (Rhumatisme, inflammations des articulations, maladies du coeur et du système nerveux.)

Sources Thermales  
de 47°

Bains carboniques, Electrothérapie, Radiothérapie, Hydrothérapie, Laboratoires modernes.

1, Szent-Gellért-tér, Budapest  
(Hongrie)

EDITIONSE. V. LETZGUS

# France-Europe-Orient

67 rue St. Lazare (Trudaine 26-03)

REVUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois

Plus de 80 Agents et Correspondants  
en Europe Centrale et Orientale, en Orient

Donne les renseignements commerciaux les plus exacts et les plus complets sur la France, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, la Pologne, la Finlande, les Etats Baltes, la Roumanie, la Grèce, la Bulgarie, l'Empire Ottoman, l'Égypte etc.



ABONNEMENTS:

Un an 6 mois  
France et Colonies 36 Fr. 20 Fr.  
Autres Pays . . . 42 Fr. 25 Fr.

AVIS IMPORTANT: Tous nos abonnés d'un an ont droit à l'insertion gratuite annuelle de cinq lignes de texte dans la rubrique „Offres et Demandes“

# LE MONDE NOUVEAU

REVUE BI-MENSUELLE INTERNATIONALE

Rédaction & Administration: 42, Boulevard Raspail PARIS (7e) — Tél. Fleurus 27—65.

ABONNEMENTS: France & Colonies . . . . . 50 francs par an  
Étranger . . . . . 60 francs par an

Directeur:  
E. VAN DER VLUGT

Rédacteur en Chef:  
GUSTAVE-LOUIS TAUTAIN

Dans chaque numéro: Politique — Sociologie — Sciences financières et économiques.  
Littérature et Beaux-arts. — Revue du mois. — Nos colonies. — Industrie et commerce.  
Supplément littéraire de 64 pages, publié en fascicules. Paraîtront, en 1922, en supplément,  
5 romans inédits des meilleurs auteurs.

Une double édition de langue française & de langue anglaise paraît simultanément à  
PARIS, LONDRES & NEW-YORK

## UNE FIRME NOUVELLE

— la Société des Publications SÉSAME (G. Boaniche, imprimeur-éditeur — va éditer une collection de littérature moderne. La direction de cette collection a été confiée à André Arnyvelde. Sous le signe de SÉSAME paraîtront des oeuvres poétiques, des romans, des études politiques et sociales, et aussi des oeuvres philosophiques. Les manuscrits doivent être adressés à André Arnyvelde, aux éditions SÉSAME, 200, quai de Jemmapes, Paris.

## LE COURRIER DE LA PRESSE

„LIT TOUT“  
„RENSEIGNE SUR TOUT“  
CE QUI EST PUBLIÉ DANS LES  
JOURNAUX, REVUES  
& PUBLICATIONS

de toute nature

Paraissant en France et à l'étranger et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités

Circulaires explicatives et Tarifs envoyés franco

Ch. DEMOGEOT, DIRECTEUR

21, Boulevard, Montmartre, PARIS (2e)

L'ARGUS de la PRESSE publie une nouvelle Edition de „NOMENCLATURE des journaux en langue française paraissant dans le monde entier.“ C'est un travail méthodique et patient, qui contient plus de 5.000 noms de périodiques, en même temps qu'il rend hommage à la Presse Française.

## PREMIÈRE COMPAGNIE DE NAVIGATION DANUBIENNE SOCIÉTÉ ANONYME

FONDÉE EN 1829. ↻ CAPITAL: Cour. 152.775,000.

### ENTRETIENT LE

Service pour Voyageurs entre Passau—Linz—Vienne—Budapest et Mohács.  
Le service à grande vitesse: entre Vienne—Pozsony—Budapest—Belgrad.  
Le service de transport de marchandises: entre Regensbourg, Passau, Linz, Vienne, Pozsony, Budapest, Zemun, Belgrad, Orsova, Russe Giurgiu, Galatz et Soulina.

Puis services sur le Tisza, Drave, Save et les canaux de Béga, François et François-Joseph.

Renseignements: BUDAPEST,

auprès de la Direction du Transport de la Sté DGT, V. Quai Rodolphe 3.  
Téléphone: 34—53, 34—54.

À Vienne: Auprès de la Direction de la DDSG, III. Hintere Zollamtstrasse 1.  
Téléphone: 87—14, 87—19.